Ami du Clergé du 6 mars 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — XXV. *Dimanche de la Passion :* La lumière du monde, 121.

Causeries sur la Messe. — XI. Les chants d'intermèdes, 122 ; XII. De l'Evangile à l'offertoire, 124.

Petits prônes sur les Commandements. — V. *1er Commandement de Dieu :* Le culte public, 125.

Fête de Saint Joseph. — I. « Miroir de patience », 126.

Causeries liturgiques. — V. Temps de la Septuagésime et Quarante Heures, 127.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — VIII. Discours de S. Etienne, 128.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXV

Dimanche de la Passion

LA LUMIÈRE DU MONDE

Mes frères,

N.-S. avait encore trois mois à passer parmi nous. La fête de la Dédicace qui se célébrait d'habitude le 25 du mois de Casleu, correspondant à notre mois de décembre, le ramène à Jérusalem. Il monte au Temple, comme il le faisait ordinairement ; mais en raison de la saison, il se tient souvent sous le portique de Salomon. Ce portique était, d'après la tradition, un reste du majestueux édifice bâti par ce grand roi.

La Dédicace, à vrai dire, n'exigeait pas un pèlerinage à Jérusalem comme les fêtes de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles ; mais Jésus avait quitté la Galilée pour n'y plus revenir et c'est dans le Temple qu'il voulait donner les enseignements importants dont l'évangile d'aujourd'hui nous a rapporté l'écho.

A peine est-il arrivé qu'il est reconnu, entouré de Juifs nombreux, qui lui barrent pour ainsi dire le passage, au cas où il voudrait se dérober à leurs questions, et sans préambule l'interrogent durement — car c'étaient des adversaires déclarés — : « Jusqu'à quand tiendras-tu nos esprits en suspens ? Si tu es le Christ, dis-le nous clairement. » Impatience hostile ; elle n'avait qu'un but : arracher une déclaration compromettante ; les adversaires l'auraient avec une joie féroce exploitée contre lui. Il faut reconnaître pourtant que la question ne manquait pas d'une certaine légitimité, car en dehors du Collège Apostolique Jésus ne s'était ouvertement dévoilé qu'à la Samaritaine et à l'aveugle-né. L'idée que se faisaient les Juifs du Messie et de ses fonctions, l'hostilité de parti-pris de ses concitoyens avait contraint N.-S. à voiler jusqu'à un certain point sa dignité. Evidemment ses œuvres parlaient pour lui. Encore fallait-il savoir et vouloir les reconnaître. Cette fois il va parler plus clairement.

Reprenant son enseignement au point où l'avait laissé son passé, il leur rappelle ses actes antérieurs, qui rendent témoignage de lui. Mais ces œuvres, ils ne veulent pas les croire, parce qu'ils ne sont pas de ses brebis. S'ils étaient de ses brebis, ils le suivraient et obtiendraient la vie éternelle : don que fait le Père à ses fidèles. Car le Père et lui ne sont qu'un. La réponse était claire, trop claire, même, puisqu'ils la comprennent et que des murmures s'élèvent. Mais lui aussi élève le ton et fait entendre une triple affirmation. Devant l'hostilité qui s'affirme à nouveau, devant les pierres qu'ils ramassent déjà pour le lapider, comme s'il eut été un blasphémateur public, Jésus tient tête. Avec une ironie très fine, il les interroge à leur tour : « Je vous ai montré beaucoup de mes œuvres venant de mon Père. Pour laquelle de ces œuvres voulez-vous me lapider ? » Ils peuvent bien répondre : « Ce n'est pour aucune des œuvres indiquées, mais parce qu'étant homme vous vous faites Dieu. » Il n'en est pas moins vrai que, refusant dédaigneusement de reconnaître qu'ils sont dans leur tort, ils veulent attenter à ses jours.

Très maître de lui, admirablement calme, le divin Maître va compléter sa révélation par une triple affirmation. Elle va le placer à un rang hors pair et manifester sa divinité. Il se déclare la Sainteté, la Vérité, l'Autorité.

I. — *Il est la sainteté*

De quelle façon va-t-il la revendiquer ? Détaillera-t-il devant ses auditeurs les vertus qu'il possède ? Cela ressemblerait trop à un orgueil humain, qui se vante et confondrait à l'avance l'opinion avantageuse qu'il réclame. Il emploie une méthode plus simple et plus forte. Plus simple, parce que dans le seul mot qu'il dira il renfermera un monde de comparaisons tout à son avantage ; plus forte, parce que si l'on admet ce mot, il faudra bien reconnaître qu'il dépasse toute l'humanité. Ce mot : vous le connaissez. A ses adversaires de toujours il lancera le solennel défi : « *Quel est celui d'entre vous qui pourra me convaincre d'un seul péché ?* » Quelle audace ! Quelle effrayante parole ! Qui parmi nous oserait la prononcer surtout devant une assemblée d'ennemis, même, disons-le, devant une réunion d'amis, sans constater immédiatement par le sourire discret, sinon par la protestation véhémente qui accueillerait cette présomption et l'immense naïveté, pour ne pas dire plus, qui serait à la source d'une telle affirmation. Qui pourrait nous convaincre de péché ? Mais tout le monde, je dis ceux qui nous ont vu vivre, pour peu qu'ils aient pénétré dans notre intimité. Ne nous étonnons pas : c'est le propre de l'humanité d'être faillible, imparfaite ; et ceux-là même qui ont essayé de corriger par l'effort et un effort inlassable, prolongé, héroïque les faiblesses congénitales, ont été les premiers à se plaindre de l'éternelle faiblesse où ils distinguaient les deux hommes qui en eux ne voulaient pas mourir. Mais c'est le privilège de Dieu d'être et de se montrer impeccable.

Or Jésus a porté aux hommes, à ses adversaires, à tous ce solennel défi : Qui me convaincra d'un seul péché? Or personne non seulement n'a protesté, mais personne n'a souri de cette prétention, qui le haussait à un degré divin. Non seulement les auditeurs de cette effrayante parole ; mais depuis qu'il l'a prononcée, que d'hommes se sont penchés sur sa vie, pour l'éclairer de leurs recherches, la fouiller de leur impatience, l'épuiser de leur secret désir de la trouver en défaut et qui ont dû avouer comme le

héros célèbre : « Je me connais en homme ; je te dis que J.-C. n'était pas un homme. »

Que serait-ce alors si nous mettions sa vie en comparaison des autres ? De quel éclat divin resplendit-elle ? Voici ceux que le paganisme nous offre comme des hommes intègres : Zoroastre, Confucius, Bouddah, Socrate, Caton, Platon. Comparez-les, si vous osez. Et si vous essayez, quelle distance entre eux ! Voici ceux que l'Ancien Testament a vénérés : Abraham, David, Salomon, Ezéchias, Elie, Elisée, tous les prophètes, tous les héros, les Machabées ; quelle distance encore une fois ! Ils peuvent être des figures, des ébauches. Mais quelles imperfections ! Voici ceux que l'Eglise a couronnés : martyrs, confesseurs, vierges : Pierre, Paul, Bernard, Augustin, Thérèse d'Avila, Agnès, François d'Assise. Evidemment la ressemblance se précise ; ces figures ont avec celle de Jésus un air de famille mais elles n'égalent jamais, et elles confessent volontiers que ce peu qu'elles ont obtenu, le fut grâce précisément à l'effort qu'elles ont fait pour se hausser jusqu'au divin modèle.

II. — *Il est la vérité*

Affirmation aussi grave que la première ; car qui donc parmi nous osera affirmer que sa parole se confond avec la Vérité, qu'il est la lumière du monde et que le fait de ne pas le suivre est une condamnation à l'erreur et à la mort ? Evidemment si nous sommes de bonne foi, nous nous imaginons que nous possédons la vérité et nous protestons que ceux qui nous contredisent sont dans l'erreur. Mais plus nous avançons dans la vie, plus nous hésitons dans nos affirmations, car l'expérience nous montre la modicité de nos connaissances et le champ restreint où elles peuvent s'exercer. Lui « est la lumière du monde ; celui qui le suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. » Quelle audace encore une fois, mais combien légitime !

Cette expression figurée lui fut sans doute inspirée par l'illumination du Temple à l'occasion de la fête de ce jour. Les lumières allumées sont éteintes ou vont s'éteindre, mais en lui et par lui la vraie lumière brille encore dans le Temple et continuera à éclairer le monde entier. Voilà pourquoi leur incrédulité est une faute, car refusant de croire en lui, ils refusent de croire en Celui qui l'a envoyé. Le châtiment de cette incrédulité sera l'impénitence finale et la perte de l'éternelle béatitude. N.-S. s'adresse aux Juifs, qui l'écoutent ; mais que l'entendent donc aussi tous ceux qui dans la suite des siècles refuseront de croire en sa parole, et par suite — car c'est tout un — de s'incliner devant sa divinité. Ils ont trop de raisons de croire pour trouver une excuse dans une insuffisance de preuves ; et beaucoup avec un peu d'humilité retrouveraient une foi dont ils sont dépourvus. Tant pis pour eux. On ne discute pas la lumière du jour. On ne lutte pas avec la lumière du monde.

III. — *Elle s'impose avec autorité*

Cette autorité d'où vient-elle ? De lui-même d'abord, Fils éternel de Dieu. Il en a la certitude, car il sait sa divinité, sa génération divine, sa mission, son ascension. Les apparences de la nature peuvent troubler certains esprits, aussi l'accuse-t-on d'être un imposteur. Mais c'est vouloir s'illusionner soi-même que de s'en tenir là. — Du reste le Père vient affirmer sa puissance en le déclarant son Fils, en sanctifiant ses paroles par les miracles qu'il autorise et qu'il fait avec lui. Il a donc le droit de le proclamer : « *Mon Père et moi, nous sommes un.* » Quel langage et quelle révélation !

Il insiste : « Celui qui est de Dieu croit en ces paroles de Dieu ; vous vous n'y croyez pas car vous n'êtes pas de Dieu. » Les Juifs regimbent sous le reproche, comme tant d'autres qui ne veulent pas admettre que leur vie soit digne de réprimandes. Ils se reposent, comme les Juifs toujours, sur leur origine, leur baptême, leur christianisme de surface, leurs vertus naturelles, leurs œuvres mêmes. Leur obéissance à la loi divine, à l'autorité divine est nulle ou à peu près. Ils font ce qui leur plaît, et non ce que Dieu leur commande ; ils interprètent sa loi, laissant ce qui les gêne, suivant ce qu'ils aiment et ils s'étonnent que Dieu ose les méconnaître. Enfants d'Abraham, selon la chair mais non selon l'esprit, de même fils du Christ selon la formule officielle, non selon le cœur, qu'ils n'attendent pas autre chose que la condamnation ! Pour vivre éternellement il n'y a pas d'autre condition que de garder sa parole, respecter ses ordres, croire en son autorité.

* *

Il n'ira pas plus loin ce jour-là ; il ne donnera pas une déclaration explicite, comme ils la lui demandaient, parce qu'un maître d'abord ne passe point par les caprices indiscrets de ses subordonnés ; parce qu'il en a assez dit, ensuite, pour qu'ils se déclarent convaincus, parce que encore ils auraient sûrement abusé d'une parole sans voiles ; mais quel éclat dans ces paroles, quelle sûreté de lui-même ! A mesure que s'approche le terme de sa mission, il multiplie les témoignages, pour qu'après son départ ses enseignements puissent toujours être la lumière du monde.

Mais voici qu'à ce progrès dans la révélation correspond de la part des Juifs un redoublement d'hostilité, de haine, de fureur. L'irritation croissante se traduit par des objections plus nombreuses et plus vives, par la raillerie et les insultes, par des menaces de mort. Ils veulent lapider Jésus dans le Temple même. Seule la puissance du Sauveur prévient leur dessein. On dirait la lumière aux prises avec les ténèbres ; on songe au mot de S. Jean : « la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise. » Hélas ! la scène de la fête de la Dédicace se reproduit sans cesse. Les siècles ont pu passer, apportant avec eux les preuves innombrables que Jésus est vraiment et seul la lumière du monde ; comme on le croit peu ! Comme on cherche en dehors de lui une voix qui ne mène, l'expérience le prouve, qu'à la déception et au désordre ! Sans doute la lumière finira par l'emporter. Plaise à Dieu qu'il ne soit pas trop tard. Hâtons cette heure par nos prières, nos exemples et notre activité. Nous répondrons ainsi au désir divin et au bien de nos frères. Ainsi soit-il.

CAUSERIES SUR LA MESSE

XI

LES CHANTS D'INTERMÈDE

Mes frères,

Au cours d'une lecture, l'homme a besoin de faire une pause au cours de laquelle il peut réfléchir à ce

qu'il a entendu ou lu. Quand, en outre, il y a plusieurs lectures, on ne passe pas immédiatement de l'une à l'autre sans marquer un arrêt dans l'intervalle et sans changement reposant. C'est ce besoin psychologique d'un changement, d'une récréation qui a fait introduire dans la liturgie de la messe, après l'Epître, *des chants de pause*, ou si vous aimez mieux des *chants d'intermèdes*. Leur but est donc de reposer l'attention des auditeurs tout en les maintenant dans une atmosphère de prière.

C'est dans les psaumes que les premiers chrétiens, à l'exemple des Juifs pour le service divin de la synagogue, puisèrent ces chants d'intermède. A l'heure actuelle, il nous en reste les courtes pièces dénommées *Graduel, Alleluia,* ou *Trait* qui suivent l'Epître et qui ne sont vraiment mis en valeur qu'à la grand'messe chantée totalement.

I. — *Entre l'Epître et l'Evangile*

Pourquoi ici deux morceaux distincts, rarement tirés du même psaume, chantés sur deux mélodies de tons différents, quand un seul suffirait ? Rappelez-vous que, primitivement, l'avant-messe comportait non pas deux lectures comme aujourd'hui, mais trois. Après la prophétie, on chantait un premier psaume (le Graduel) et après l'Epître, un second (le Trait). La 1re lecture ayant été supprimée, les deux chants furent réunis. Voyons brièvement ce qui les caractérise.

1. *Le Graduel.* — Ces psaumes n'étaient pas chantés pour accompagner une action liturgique comme nous l'avons vu pour l'entrée du Pontife, comme nous le verrons pour l'offertoire. Pendant leur exécution, on ne faisait rien d'autre que de les écouter ou d'y prendre part. Le chant du psaume qui venait après la prophétie était confié à un soliste et, entre les versets, le chœur répondait par un refrain ou « *répons* » tiré de ce psaume. Le chantre se tenait sur les gradins de l'ambon, sorte de chaire peu élevée, placée entre la nef et le chœur d'où on lisait l'Epître et l'Evangile, d'où le nom de Graduel donné à ce chant. Du psaume jadis chanté en entier, il ne nous reste plus de nos jours que deux versets. Quant à son contenu, il est l'écho de la 1re lecture. C'est tantôt une prière de supplication, tantôt un chant de foi confiante en le secours de Dieu ou de joie et de reconnaissance.

2. *Trait.* — Le second psaume, qui succédait autrefois à la deuxième lecture, était, comme le mot l'indique, exécuté tout d'un trait sans que le chœur y répondit : un soliste le chantait également sur les marches de l'ambon et l'assistance l'écoutait. Lui aussi est actuellement réduit, le plus souvent, à quelques versets.

3. *L'Alleluia.* — C'est essentiellement une acclamation préparatoire à l'Evangile. Son but, à la messe, est d'exprimer la joie intérieure et la cause de cette joie c'est précisément l'Evangile, la Bonne Nouvelle. Le mot *alleluia* est un mot hébreu qui signifie « louez le Seigneur ». De bonne heure, il passa du culte dans la vie courante. Les matelots, jadis, quand leurs embarcations se croisaient, se saluaient d'un bord à l'autre par l'apostrophe Alleluia ! Et en l'an 429, les bretons chrétiens battirent les Saxons avec l'Alleluia pour cri de guerre. S. Jérôme entendait les laboureurs de la campagne de Bethléem le chanter en poussant la charrue et ce fut lui qui importa l'Alleluia dans l'Eglise de Rome.

C'est donc comme le cri du héraut qui annonce l'entrée du Christ, le Roi divin, par l'Evangile et lui rend hommage. Ce cri de joie éclate et se prolonge en une gracieuse et souple mélodie. L'alleluia est suivi d'un verset qui reprend ou complète l'idée exprimée par le Graduel. En raison de l'allégresse qu'il manifeste, l'alleluia est supprimé dans les messes des morts et depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques. Par contre, pour le même motif, on le redouble en temps pascal et le graduel disparaît pour lui faire place.

Ne négligeons pas, m. f., ces chants d'intermède que nous propose la liturgie de l'Eglise. C'est un moyen puissant pour nous d'exprimer mieux que par le simple langage, les sentiments qui remplissent nos âmes.

En tous cas, si nous sommes insensibles à la musique de ces chants, essayons de méditer les quelques lignes qui nous ont été conservées de l'ancienne psalmodie des premiers âges chrétiens. Elles n'ont pas été conservées au hasard. Elles sont comme le bouquet spirituel de la lecture qui précède ; elles font ressortir une des idées principales, à moins qu'elles n'illustrent la fête du jour. Faites cette expérience : lisez à la suite tous les graduels, du Mardi de la Passion au Mercredi Saint : on croirait entendre les plaintes de Jésus pendant sa Passion. Où trouver une plus belle prière que les traits de la Septuagésime à Pâques ? Et l'alleluia nous rappelle au moins que, parmi nos soucis et nos tristesses, Dieu trouve encore le moyen de faire entrer un peu de joie dans nos cœurs.

II. — *L'Evangile*

La lecture de l'Evangile marque le point culminant de toute l'avant-messe. C'est en lui que l'idée de la fête du jour trouve son expression la plus achevée. Après avoir fait appel, pour l'instruction des fidèles, aux livres de l'Ancien Testament et aux lettres des Apôtres, l'Eglise va donner la parole au Christ lui-même. C'est notre grand'messe solennelle qui a conservé les principaux traits du cérémonial imposant qui encadrait cette lecture dans l'ancienne liturgie. Le diacre qui est le seul autorisé à chanter l'Evangile, dépose sur l'autel le livre sacré : après avoir reçu la bénédiction du célébrant, il le porte solennellement en procession jusqu'à l'ambon, escorté par deux acolytes dont les flambeaux symbolisent la lumière de la foi ; il trace le signe de la croix sur le commencement du texte et l'encense à trois reprises. Lorsque le chant est terminé, le sous-diacre monte à l'autel, chargé du livre des Evangiles et sans saluer par une génuflexion ni la croix, ni même le St-Sacrement exposé, il va le présenter au célébrant qui le baise avec respect.

Par ces cérémonies, nous comprenons que l'Evangile ce n'est pas seulement un enseignement, le plus beau, mais c'est aussi et surtout le Christ en personne qui nous parle, comme jadis en Judée, qui est le Maître de nos intelligences, avant de s'offrir pour nous sur l'autel et de devenir la nourriture de nos âmes. Aussi, même aux messes basses, alors même que les grandes cérémonies décrites ci-dessus auront disparu, il n'en restera pas moins cette belle prière du prêtre qui doit lire l'Evangile, demandant au Seigneur de purifier son cœur et ses lèvres afin qu'il puisse annoncer dignement son Evangile, comme jadis il a envoyé un de ses anges purifier avec un charbon ardent les lèvres du prophète Isaïe qui se sentait indigne de sa mission. Et en terminant, le prêtre baisera le texte sacré en disant : « que par ces paroles évangéliques, nos fautes soient effacées. »

héros célèbre : « Je me connais en homme ; je te dis que J.-C. n'était pas un homme. »

Que serait-ce alors si nous mettions sa vie en comparaison des autres ? De quel éclat divin resplendit-elle ? Voici ceux que le paganisme nous offre comme des hommes intègres : Zoroastre, Confucius, Bouddah, Socrate, Caton, Platon. Comparez-les, si vous osez. Et si vous essayez, quelle distance entre eux ! Voici ceux que l'Ancien Testament a vénérés : Abraham, David, Salomon, Ezéchias, Elie, Elisée, tous les prophètes, tous les héros, les Machabées ; quelle distance encore une fois ! Ils peuvent être des figures, des ébauches. Mais quelles imperfections ! Voici ceux que l'Eglise a couronnés : martyrs, confesseurs, vierges : Pierre, Paul, Bernard, Augustin, Thérèse d'Avila, Agnès, François d'Assise. Evidemment la ressemblance se précise ; ces figures ont avec celle de Jésus un air de famille mais elles n'égalent jamais, et elles confessent volontiers que ce peu qu'elles ont obtenu, le fut grâce précisément à l'effort qu'elles ont fait pour se hausser jusqu'au divin modèle.

II. — *Il est la vérité*

Affirmation aussi grave que la première ; car qui donc parmi nous osera affirmer que sa parole se confond avec la Vérité, qu'il est la lumière du monde et que le fait de ne pas le suivre est une condamnation à l'erreur et à la mort ? Evidemment si nous sommes de bonne foi, nous nous imaginons que nous possédons la vérité et nous protestons que ceux qui nous contredisent sont dans l'erreur. Mais plus nous avançons dans la vie, plus nous hésitons dans nos affirmations, car l'expérience nous montre la modicité de nos connaissances et le champ restreint où elles peuvent s'exercer. Lui « est la lumière du monde ; celui qui le suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. » Quelle audace encore une fois, mais combien légitime !

Cette expression figurée lui fut sans doute inspirée par l'illumination du Temple à l'occasion de la fête de ce jour. Les lumières allumées sont éteintes ou vont s'éteindre, mais en lui et par lui la vraie lumière brille encore dans le Temple et continuera à éclairer le monde entier. Voilà pourquoi leur incrédulité est une faute, car refusant de croire en lui, ils refusent de croire en Celui qui l'a envoyé. Le châtiment de cette incrédulité sera l'impénitence finale et la perte de l'éternelle béatitude. N.-S. s'adresse aux Juifs, qui l'écoutent ; mais que l'entendent donc aussi tous ceux qui dans la suite des siècles refuseront de croire en sa parole, et par suite — car c'est tout un — de s'incliner devant sa divinité. Ils ont trop de raisons de croire pour trouver une excuse dans une insuffisance de preuves ; et beaucoup avec un peu d'humilité retrouveraient une foi dont ils sont dépourvus. Tant pis pour eux. On ne discute pas la lumière du jour. On ne lutte pas avec la lumière du monde.

III. — *Elle s'impose avec autorité*

Cette autorité d'où vient-elle ? De lui-même d'abord, Fils éternel de Dieu. Il en a la certitude, car il sait sa divinité, sa génération divine, sa mission, son ascension. Les apparences de la nature peuvent troubler certains esprits, aussi l'accuse-t-on d'être un imposteur. Mais c'est vouloir s'illusionner soi-même que de s'en tenir là. — Du reste le Père vient affirmer sa puissance en le déclarant son Fils, en sanctifiant ses paroles par les miracles qu'il autorise et qu'il fait avec lui. Il a donc le droit de le proclamer : « *Mon Père et moi, nous sommes un.* » Quel langage et quelle révélation !

Il insiste : « Celui qui est de Dieu croit en ces paroles de Dieu ; vous vous n'y croyez pas car vous n'êtes pas de Dieu. » Les Juifs regimbent sous le reproche, comme tant d'autres qui ne veulent pas admettre que leur vie soit digne de réprimandes. Ils se reposent, comme les Juifs toujours, sur leur origine, leur baptême, leur christianisme de surface, leurs vertus naturelles, leurs œuvres mêmes. Leur obéissance à la loi divine, à l'autorité divine est nulle ou à peu près. Ils font ce qui leur plaît, et non ce que Dieu leur commande ; ils interprètent sa loi, laissant ce qui les gêne, suivant ce qu'ils aiment et ils s'étonnent que Dieu ose les méconnaître. Enfants d'Abraham, selon la chair mais non selon l'esprit, de même fils du Christ selon la formule officielle, non selon le cœur, qu'ils n'attendent pas autre chose que la condamnation ! Pour vivre éternellement il n'y a pas d'autre condition que de garder sa parole, respecter ses ordres, croire en son autorité.

* *

Il n'ira pas plus loin ce jour-là ; il ne donnera pas une déclaration explicite, comme ils la lui demandaient, parce qu'un maître d'abord ne passe point par les caprices indiscrets de ses subordonnés ; parce qu'il en a assez dit, ensuite, pour qu'ils se déclarent convaincus, parce que encore ils auraient sûrement abusé d'une parole sans voiles ; mais quel éclat dans ces paroles, quelle sûreté de lui-même ! A mesure que s'approche le terme de sa mission, il multiplie les témoignages, pour qu'après son départ ses enseignements puissent toujours être la lumière du monde.

Mais voici qu'à ce progrès dans la révélation correspond de la part des Juifs un redoublement d'hostilité, de haine, de fureur. L'irritation croissante se traduit par des objections plus nombreuses et plus vives, par la raillerie et les insultes, par des menaces de mort. Ils veulent lapider Jésus dans le Temple même. Seule la puissance du Sauveur prévient leur dessein. On dirait la lumière aux prises avec les ténèbres ; on songe au mot de S. Jean : « la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise. » Hélas ! la scène de la fête de la Dédicace se reproduit sans cesse. Les siècles ont pu passer, apportant avec eux les preuves innombrables que Jésus est vraiment et seul la lumière du monde : comme on le croit peu ! Comme on cherche en dehors de lui une voix qui ne mène, l'expérience le prouve, qu'à la déception et au désordre ! Sans doute la lumière finira par l'emporter. Plaise à Dieu qu'il ne soit pas trop tard. Hâtons cette heure par nos prières, nos exemples et notre activité. Nous répondrons ainsi au désir divin et au bien de nos frères. Ainsi soit-il.

CAUSERIES SUR LA MESSE

XI

LES CHANTS D'INTERMÈDE

Mes frères,

Au cours d'une lecture, l'homme a besoin de faire une pause au cours de laquelle il peut réfléchir à ce

qu'il a entendu ou lu. Quand, en outre, il y a plusieurs lectures, on ne passe pas immédiatement de l'une à l'autre sans marquer un arrêt dans l'intervalle et sans changement reposant. C'est ce besoin psychologique d'un changement, d'une récréation qui a fait introduire dans la liturgie de la messe, après l'Epître, *des chants de pause,* ou si vous aimez mieux des *chants d'intermèdes*. Leur but est donc de reposer l'attention des auditeurs tout en les maintenant dans une atmosphère de prière.

C'est dans les psaumes que les premiers chrétiens, à l'exemple des Juifs pour le service divin de la synagogue, puisèrent ces chants d'intermède. A l'heure actuelle, il nous en reste les courtes pièces dénommées *Graduel, Alleluia,* ou *Trait* qui suivent l'Epître et qui ne sont vraiment mis en valeur qu'à la grand'messe chantée totalement.

I. — *Entre l'Epître et l'Evangile*

Pourquoi ici deux morceaux distincts, rarement tirés du même psaume, chantés sur deux mélodies de tons différents, quand un seul suffirait ? Rappelez-vous que, primitivement, l'avant-messe comportait non pas deux lectures comme aujourd'hui, mais trois. Après la prophétie, on chantait un premier psaume (le Graduel) et après l'Epître, un second (le Trait). La 1re lecture ayant été supprimée, les deux chants furent réunis. Voyons brièvement ce qui les caractérise.

1. *Le Graduel.* — Ces psaumes n'étaient pas chantés pour accompagner une action liturgique comme nous l'avons vu pour l'entrée du Pontife, comme nous le verrons pour l'offertoire. Pendant leur exécution, on ne faisait rien d'autre que de les écouter ou d'y prendre part. Le chant du psaume qui venait après la prophétie était confié à un soliste et, entre les versets, le chœur répondait par un refrain ou *« répons »* tiré de ce psaume. Le chantre se tenait sur les gradins de l'ambon, sorte de chaire peu élevée, placée entre la nef et le chœur d'où on lisait l'Epître et l'Evangile, d'où le nom de Graduel donné à ce chant. Du psaume jadis chanté en entier, il ne nous reste plus de nos jours que deux versets. Quant à son contenu, il est l'écho de la 1re lecture. C'est tantôt une prière de supplication, tantôt un chant de foi confiante en le secours de Dieu ou de joie et de reconnaissance.

2. *Trait.* — Le second psaume, qui succédait autrefois à la deuxième lecture, était, comme le mot l'indique, exécuté tout d'un trait sans que le chœur y répondit : un soliste le chantait également sur les marches de l'ambon et l'assistance l'écoutait. Lui aussi est actuellement réduit, le plus souvent, à quelques versets.

3. *L'Alleluia.* — C'est essentiellement une acclamation préparatoire à l'Evangile. Son but, à la messe, est d'exprimer la joie intérieure et la cause de cette joie c'est précisément l'Evangile, la Bonne Nouvelle. Le mot *alleluia* est un mot hébreu qui signifie « louez le Seigneur ». De bonne heure, il passa du culte dans la vie courante. Les matelots, jadis, quand leurs embarcations se croisaient, se saluaient d'un bord à l'autre par l'apostrophe Alleluia ! Et en l'an 429, les bretons chrétiens battirent les Saxons avec l'Alleluia pour cri de guerre. S. Jérôme entendait les laboureurs de la campagne de Bethléem le chanter en poussant la charrue et ce fut lui qui importa l'Alleluia dans l'Eglise de Rome.

C'est donc comme le cri du héraut qui annonce l'entrée du Christ, le Roi divin, par l'Evangile et lui rend hommage. Ce cri de joie éclate et se prolonge en une gracieuse et souple mélodie. L'alleluia est suivi d'un verset qui reprend ou complète l'idée exprimée par le Graduel. En raison de l'allégresse qu'il manifeste, l'alleluia est supprimé dans les messes des morts et depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques. Par contre, pour le même motif, on le redouble en temps pascal et le graduel disparaît pour lui faire place.

Ne négligeons pas, m. f., ces chants d'intermède que nous propose la liturgie de l'Eglise. C'est un moyen puissant pour nous d'exprimer mieux que par le simple langage, les sentiments qui remplissent nos âmes.

En tous cas, si nous sommes insensibles à la musique de ces chants, essayons de méditer les quelques lignes qui nous ont été conservées de l'ancienne psalmodie des premiers âges chrétiens. Elles n'ont pas été conservées au hasard. Elles sont comme le bouquet spirituel de la lecture qui précède ; elles font ressortir une des idées principales, à moins qu'elles n'illustrent la fête du jour. Faites cette expérience : lisez à la suite tous les graduels, du Mardi de la Passion au Mercredi Saint : on croirait entendre les plaintes de Jésus pendant sa Passion. Où trouver une plus belle prière que les traits de la Septuagésime à Pâques ? Et l'alleluia nous rappelle au moins que, parmi nos soucis et nos tristesses, Dieu trouve encore le moyen de faire entrer un peu de joie dans nos cœurs.

II. — *L'Evangile*

La lecture de l'Evangile marque le point culminant de toute l'avant-messe. C'est en lui que l'idée de la fête du jour trouve son expression la plus achevée. Après avoir fait appel, pour l'instruction des fidèles, aux livres de l'Ancien Testament et aux lettres des Apôtres, l'Eglise va donner la parole au Christ lui-même. C'est notre grand'messe solennelle qui a conservé les principaux traits du cérémonial imposant qui encadrait cette lecture dans l'ancienne liturgie. Le diacre qui est le seul autorisé à chanter l'Evangile, dépose sur l'autel le livre sacré : après avoir reçu la bénédiction du célébrant, il le porte solennellement en procession jusqu'à l'ambon, escorté par deux acolytes dont les flambeaux symbolisent la lumière de la foi; il trace le signe de la croix sur le commencement du texte et l'encense à trois reprises. Lorsque le chant est terminé, le sous-diacre monte à l'autel, chargé du livre des Evangiles et sans saluer par une génuflexion ni la croix, ni même le St-Sacrement exposé, il va le présenter au célébrant qui le baise avec respect.

Par ces cérémonies, nous comprenons que l'Evangile ce n'est pas seulement un enseignement, le plus beau, mais c'est aussi et surtout le Christ en personne qui nous parle, comme jadis en Judée, qui est le Maître de nos intelligences, avant de s'offrir pour nous sur l'autel et de devenir la nourriture de nos âmes. Aussi, même aux messes basses, alors même que les grandes cérémonies décrites ci-dessus auront disparu, il n'en restera pas moins cette belle prière du prêtre qui doit lire l'Evangile, demandant au Seigneur de purifier son cœur et ses lèvres afin qu'il puisse annoncer dignement son Evangile, comme jadis il a envoyé un de ses anges purifier avec un charbon ardent les lèvres du prophète Isaïe qui se sentait indigne de sa mission. Et en terminant, le prêtre baisera le texte sacré en disant : « que par ces paroles évangéliques, nos fautes soient effacées. »

La lecture de l'Evangile, en effet, ne dispose-t-elle pas nos âmes à la pénitence et à l'amour ? Les fidèles, de leur côté, écouteront debout la parole de Dieu et feront le signe de la croix avec le pouce sur le front, les lèvres et le cœur, immédiatement avant la lecture. Ah ! m. f., je vous en supplie, gardez bien fidèlement ce pieux et antique usage qui signifiera aux yeux de tous que, sans respect humain, vous voulez que l'enseignement du Christ illumine vos intelligences, inspire vos paroles et, par-dessus tout, pénètre et transforme vos cœurs. De même, en fin de lecture, exprimer votre foi et votre reconnaissance au divin Maître qui vient de nous instruire en répondant bien haut : « *Laus tibi Christe,* Louange à toi, ô Christ ».

Pour ce qui est du choix des passages d'Evangile lus à la messe, on peut dire qu'en règle générale il a été inspiré par l'idée essentielle de la fête. Tantôt c'est le récit du mystère que l'on célèbre, pour Noël, Epiphanie, Ascension, tantôt c'est une parabole qui nous rappelle les devoirs de la vie chrétienne au temps de la Septuagésime ou encore un texte qui enseigne l'obligation de la pénitence comme au Carême, ou enfin une scène qui illustre à merveille la vie du Saint que l'on fête. Parfois l'Epître et l'Evangile se complètent l'un l'autre, c'est le cas surtout des messes de Carême.

* *
*

Ce serait vous faire injure que de vous demander d'apporter une attention recueillie à la lecture du saint Evangile pendant la messe. Notre locution courante « c'est parole d'Evangile » démontre assez le respect et la confiance que nous avons voués au livre divin. Mais à la messe il prend pour nous une valeur exceptionnelle. N'est-ce pas Jésus-Christ qui, par sa propre parole, nous prépare lui-même à recevoir les fruits de son sacrifice ? Ecoutons l'Evangile, disait S. Augustin, comme si le Seigneur était devant nous. Quelques-uns parmi nous oseraient-ils insinuer que les fragments évangéliques insérés dans le missel leur sont tellement connus qu'ils en ont épuisé le charme ? Quelle présomption ! Un vrai chrétien ne peut relire une page d'Evangile, même devenue familière, sans y découvrir de nouveaux aperçus, de nouvelles inspirations. L'Evangile est, en effet, d'origine divine et comme toutes les œuvres de Dieu, le génie de l'homme ne parvient pas à en explorer toutes les richesses.

Blâmons aussi, m. f., ceux qui ne connaîtraient de l'Evangile que les extraits qui figurent aux messes des dimanches de l'année. Ces courtes lectures, comme celles de l'Epître, sont dans l'esprit même de l'Eglise, une invitation à lire intégralement nos quatre Evangiles. Est-il excessif de désirer que, dans toutes les maisons chrétiennes il y ait, en bonne place, une édition des Saints Evangiles aussi belle que possible? Que tout chrétien possède son Evangile à lui, petit livre souvent consulté et médité tous les jours s'il se peut ? « Ne perdons pas un seul mot de l'Evangile, disait Origène, car, si en participant à l'Eucharistie, vous prenez garde avec raison qu'il n'en tombe pas la moindre parcelle, pourquoi ne croiriez-vous pas que ce serait un mal de négliger une seule parole de Jésus-Christ » ?

Lisez, m. f., votre Evangile lentement, car c'est une nourriture trop forte pour qu'on puisse l'engloutir d'un trait et ne cherchez pas à satisfaire seulement votre curiosité intellectuelle, mais cherchez à le faire repasser tout entier dans la banalité de notre existence qui, souvent, éclairées par ce moyen d'en-haut, se révèle à nous dans sa grandeur et sa valeur réelle. Alors l'Evangile fera de nous des chrétiens et sera, dans toute la force du terme, un livre de vie, le livre de la vraie vie. *Amen.*

XII

DE L'ÉVANGILE A L'OFFERTOIRE

Mes frères,

Après l'Evangile, se place à la messe dominicale le Prône. C'est l'ensemble des annonces et des avis dont le prêtre fait ordinairement précéder le sermon. C'est à ce moment que se fait la publication des bans pour les mariages afin de connaître, par vous, les empêchements (de parenté surtout) qui pourraient exister entre les futurs époux et que vous avez le devoir de nous signaler. On publie aussi l'annonce des offices de la semaine. Mais surtout on prie pour tous les défunts de la paroisse, spécialement pour ceux qu'à la demande des familles le nécrologe rappelle à notre souvenir. C'est pour eux tous que s'élève dans certaines paroisses vers le Dieu infiniment miséricordieux le beau chant plaintif du *De profundis.* Ne laissons pas tomber cette touchante coutume d'offrir ainsi aux fidèles défunts une assurance contre l'oubli ou l'ingratitude de leurs héritiers. Imprégnons-nous de plus en plus de cet esprit de famille qui doit être l'esprit paroissial et prions de tout cœur, chaque dimanche, pour ceux que nous avons connus, pour ceux avec lesquels nous nous sommes trouvés au coude à coude à l'église paroissiale.

I. — *L'homélie*

Après quoi, le prêtre donne le *sermon* ou l'*homélie.* C'est tout naturel. Il ne suffit pas d'avoir écouté respectueusement la lecture de l'Epître et de l'Evangile. Il faut faire passer dans nos vies leurs divines leçons. Aussi bien, le prêtre doit-il en faire comprendre aux fidèles ses frères le sens en commentant ces lectures. C'est à quoi répond l'*homélie,* mot dont l'équivalent grec signifie « explication. » N'est-ce pas d'ailleurs ainsi que procède Jésus dans la synagogue de Nazareth ? Après avoir lu lui-même un fragment du prophète Isaïe, il s'assit : « Tous les regards étaient braqués sur lui, » nous dit S. Luc. Alors il prit la parole. « Aujourd'hui s'accomplit ce passage que vous venez d'entendre. » Et il le commenta. Et l'Eglise des premiers siècles conserva l'ancien usage de la synagogue sanctionné par le Seigneur. En principe, l'homélie était donnée par l'évêque, mais il pouvait se faire remplacer.

D'autres fois, le prêtre, à la place de l'homélie ou explication de l'évangile du jour, expliquera les vérités du salut selon l'ordre du catéchisme ou encore, comme nous le faisons présentement, les prières et les rites du sacrifice de la messe qui sont une source non moins précieuse de la vraie doctrine. Ne pas faire fi du sermon — le scandale de l'ignorance religieuse même chez les meilleurs chrétiens — faute plus ou moins grave de ne pas en profiter. Se rappeler que ce n'est pas la parole d'un homme que vous écoutez mais la parole de Dieu. Quel que soit le jugement humain que vous puissiez porter sur un

sermon, celui-ci ne sera pas inutile au chrétien de bonne volonté qui veut bien y chercher un profit spirituel. Il est bien rare que d'un sermon vous ne puissiez retenir au moins une pensée qui alimentera votre vie spirituelle et orientera votre conduite pour la semaine.

II. — *Le Credo*

L'Evangile est toujours suivi du *Credo*, le dimanche. Ce mot veut dire : « je crois » et la formule qu'il introduit est le résumé de toutes les vérités chrétiennes. Le chant ou la récitation à haute voix, debout, du *Credo*, c'est la réponse des fidèles aux enseignements qui leur ont été rappelés dans la première partie de la messe. Nous y adhérons de toute notre âme, proclament-ils ainsi ; nous sommes décidés à les mettre en pratique. Cette récitation ou ce chant du *Credo* est, en proclamant notre attachement au Christ, en même temps une excellente préparation au sacrifice qui va commencer et dans lequel nous allons être offrants et offerts avec le Christ.

Ce credo de la messe, vous l'avez remarqué, n'est pas celui qui a servi à notre baptême et que nous récitions dans notre prière de chaque jour. Ce dernier, le Symbole des Apôtres, qui remonte aux origines de l'Eglise, est plus bref. Il affirme, sans les développer, les principales vérités chrétiennes. Mais, bien vite, un peu partout dans l'Eglise, les premiers évêques sentirent la nécessité de détailler certains points de la doctrine chrétienne afin de répondre aux hérésies qui sévissaient à leur époque et dans leur région. Précisément, nous lisons ou chantons à la messe, le dimanche, une règle de foi issue du Concile de Nicée et complétée par le Concile de Constantinople et qui exprime la pensée des Pères de l'Eglise en face des hérétiques Ariens et Macédoniens qui niaient l'un la divinité du Christ, l'autre celle du St-Esprit.

* *

Aimons à réciter et à chanter avec foi et fierté notre vieux credo ; d'un seul cœur et d'une seule voix, le vieux *Credo* qui a traversé tant de siècles, immuable, malgré les changements des choses d'ici-bas et les investigations de la science ; ce chant qui a retenti sur les lèvres des chrétiens des siècles passés, qui a été chanté par nos aïeux, peut-être à la place même que nous occupons dans notre église paroissiale ; ce *credo* supranational chanté par tous les peuples chrétiens quelle que soit leur nationalité, leur langue, leur civilisation ; dans les plus belles cathédrales comme dans les plus humbles églises de campagne.

Chantons-le avec la même ferveur et la même absence de respect humain que la foule des pèlerins de Lourdes sur l'esplanade du Rosaire, face à la basilique illuminée. Son air est plus facile que celui des autres prières de la messe pour que, précisément, tout le peuple sans difficulté puisse chanter cette affirmation collective de notre foi catholique qui couronne dignement l'avant-messe.

Les lectures nous ont fait connaître la parole de Dieu ; le sermon nous en a donné la vraie signification et les multiples applications à notre vie de chaque jour. En récitant ou en chantant d'un seul cœur et d'une seule voix notre *Credo*, proclamons alors comme la vieille maman du poète François Villon :

« En cette foi, je veux vivre et mourir ». *Amen.*

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

V

1er commandement de Dieu

LE CULTE PUBLIC

Mes frères,

Le chrétien doit rendre à Dieu le culte qui lui est dû, intérieur et extérieur ; celui-ci n'est agréable au Seigneur qu'autant qu'il est dicté par les sentiments du cœur. Cependant Dieu exige d'être honoré non seulement intérieurement et extérieurement mais encore publiquement. Dès lors ces deux pensées : Pourquoi est-on obligé de rendre à Dieu un culte public ? Comment s'acquitter de cette obligation ?

I. — *Obligation de rendre à Dieu un culte public*

Le culte public comprend les actes religieux qui sont faits au nom de l'Eglise. Ce culte, Dieu le réclame impérieusement. Pourquoi ? Certes, je dois à Dieu un culte extérieur. Composé d'un corps et d'une âme, je dois l'honorer pour mon être tout entier, pour mon corps aussi bien que pour mon âme. Mais pourquoi un culte public ? J'ai fait ma prière de mon mieux, soir et matin, journellement, pourquoi le dimanche, au lieu de prier chez moi, comme les autres jours, suis-je contraint d'assister à la messe ? D'abord parce que Dieu le veut. Etant essentiellement « sociables » nous avons, comme tels, à présenter au Tout-Puissant nos hommages et à proclamer notre absolue dépendance vis-à-vis de lui. Nous ne pouvons pas nous passer les uns des autres, pour la nourriture, l'habillement, l'instruction. Alors, si nous nous devons les uns aux autres pour la vie corporelle et intellectuelle, il en est de même pour la vie religieuse, nous devons nous aider par le bon exemple, par la vénération, le respect mutuel offerts à Dieu. D'ailleurs, cette manière d'agir nous met à l'abri des extravagances et des superstitions que pourrait occasionner un culte purement individuel.

Ensuite, Notre-Seigneur a chargé l'Eglise de nous apprendre les vérités à croire, les commandements à pratiquer ; d'où la nécessité d'écouter ceux qui ont mission de nous l'enseigner, c.-à-d. les prêtres. Or, pour écouter les prêtres, il faut aller les trouver là où ils sont, là où ils parlent. Le culte public, vous le constatez, est indispensable et Jésus-Christ l'a béni d'avance : « Là où vous serez réunis deux ou trois en mon nom, je serai au milieu de vous. »

Enfin, Dieu est le maître et la providence des sociétés humaines. En effet, il appartient au culte de pénétrer dans le domaine des choses publiques. Dieu ne se contente pas de nos hommages personnels. Il exige que les sociétés, c.-à-d. les nations, les gouvernement le reconnaissent et l'adorent d'une façon ouverte et officielle. Cela se comprend. Les nations, les gouvernements tiennent de lui et leur existence et leurs biens. C'est pourquoi une nation commet une injure grave envers Dieu si par la bouche de ses gouvernants elle déclare qu'elle n'admet plus Dieu pour Maître et premier Chef. Le plus souvent, elle en est durement punie. Le Seigneur l'abandonne et la livre à elle-même. C'est le cas pour notre pays. Nous pouvons constater les conséquences du reniement de la France : discordes, guerres, immoralité, irréligion, égoïsme. Donc, les nations doivent servir Dieu par un culte public et emprunter ce culte à la vraie re-

ligion : « Puisqu'il est nécessaire de professer une religion dans la société, il faut professer celle qui est la seule vraie » (Léon XIII, Ency. *Libertas*), la favoriser, la couvrir de l'autorité tutélaire des lois, ne rien statuer ou décider de contraire à son intégrité » (Léon XIII, Ency. *Immortale Dei*). Honorer Dieu s'impose à la conscience des peuples comme à la conscience des individus. Les nations qui oublient Dieu, méprisent ses droits, creusent elles-mêmes leur tombeau...

II. — *Comment s'acquitter de cette obligation ?*

Dieu est partout et toujours, notre maître, notre bienfaiteur ; nous dépendons de lui ; ayant besoin de lui et jouissant constamment de sa bonté, nous devrions sans cesse être occupés à le bénir, à le vénérer, à l'adorer. Mais notre condition nous impose d'autres soins indispensables ; elle ne nous permet pas cette adoration continuelle. Il nous suffira donc de la faire de temps en temps et dans certaines circonstances. Et que sont-elles ? Ce sont les cérémonies publiques. Je dis les cérémonies publiques ; là est la forme la plus élevée du culte public ; et cet ensemble de prières et de cérémonies constitue le culte officiel de l'Eglise. De ces actes religieux la messe est le plus important. Elle est la plus haute expression de nos adorations. De fait, la messe est le sacrifice de la croix rappelé, renouvelé et appliqué. Tous les gestes du prêtre, et toutes ses paroles, sont un souvenir de l'incarnation, et de la rédemption du Fils de Dieu : « Une messe ! c'est un Dieu qui adore, un Dieu qui rend grâce, un Dieu qui apaise, un Dieu qui implore. Une messe ! c'est le perfectionnement suprême de notre Culte religieux ».

Il y a aussi les vêpres ; les psaumes qu'on y chante nous montrent le Christ désiré et attendu ; le salut du Saint-Sacrement, c'est Notre-Seigneur présent nous redisant qu'il est l'ami, le modèle de notre vie, l'aliment de nos âmes, le prix de notre rachat, la récompense de notre éternité.

En outre, voici les fêtes qui nous remémorent la vie entière du Christ, cette vie de notre vie : Noël ou sa naissance, l'Epiphanie ou sa manifestation aux peuples païens, le Carême ou sa pénitence, Pâques ou sa résurrection, l'Ascension ou son retour au ciel... Il y a enfin les processions, les bénédictions et autres cérémonies des funérailles, des mariages, etc. En un mot, tout cela a pour but de nous répéter, de nous apprendre que le Maître est là ; en conséquence, que ces actes religieux faits au nom de l'Eglise sont les actes propres à manifester collectivement les hommages dûs à Dieu.

Nous sommes obligés d'honorer Dieu officiellement ; il faut prendre part aux exercices publics du culte : venez donc à l'église et glorifiez le Seigneur. Ne soyez jamais de ceux qui disent : Je ne vais pas à l'église, je prie Dieu chez moi ; ce qui dans la pratique équivaut, ou à peu près, à l'absence de toute prière et de tout culte...

Oui, soyez fidèles ; appréciez à sa juste valeur ce culte qui nous rend sensible à l'esprit et au cœur le Maître adorable dont les vertus doivent inspirer notre conduite. Que d'âmes se sont fortifiées, se sont élevées par la pénétrante action de nos cérémonies, suivies avec intelligence et persévérance !

* *

Et maintenant, je suis persuadé que mes conclusions sont les vôtres. Nous rendrons à Dieu un culte intérieur, un culte extérieur, un culte public ; là, et non ailleurs, consiste l'Adoration que Dieu exige de nous. Cette adoration sera notre ineffable bonheur au séjour des bienheureux. Unissons-nous, dès ici-bas, au concert des anges et des saints. Soyons ce que, créatures raisonnables, nous devons être dans le plan divin : la voix de la création louant le Créateur. Ainsi soit-il.

FETE DE SAINT JOSEPH

I

« MIROIR DE PATIENCE »

Mes frères,

C'est un des titres que l'Eglise décerne à S. Joseph. Tâchons de comprendre, par son exemple, comment, quand on est chrétien, on envisage et on supporte la souffrance.

Car c'est cela, *la patience* : une vertu qui aide à souffrir, qui fait que l'on accepte la souffrance, parce que, par elle et grâce à elle, on se sanctifie.

Je n'ai pas l'intention de vous décrire, une fois de plus, la « Passion » de l'époux de Marie et du père adoptif de Jésus. Vous la savez par cœur ; et pour la faire revivre en vos mémoires, il n'est que de vous rappeler les étapes de son « Calvaire » : Bethléem, l'Egypte, Nazareth, Jérusalem... Mieux vaut, je pense, insister sur la manière dont il exerça cette vertu de patience.

* *

Ce n'est pas assez dire que S. Joseph se résigna à la souffrance et même qu'il l'accepta. Il faut préciser qu'il l'aima.

Il l'aima, parce qu'elle lui venait de Dieu : il n'en demandait pas davantage. Il lui suffisait d'y reconnaître la volonté du Père céleste, dont, ici-bas, il tenait la place auprès du Verbe incarné. Pour lui, comme pour le Christ, accomplir cette volonté sacrée, en tout, toujours, était « sa nourriture » : sa vie. Sa vie ? elle fut faite de bien douces consolations, qu'il trouvait en la continuelle présence de Marie et de Jésus ; mais que d'angoisses, que d'humiliations, que de travaux, que de peines, que de larmes, bien sûr, et quelle pauvreté ! Il s'incline ; il se soumet. Tout cela contribue à accroître, chaque jour, sa charité : de plus en plus, il aime Dieu dans cette somme de misères.

Vous saisissez cette première leçon ? Comme elle est précieuse ! Nous chercherions moins, nous autres, à fuir la souffrance, à nous en débarrasser, si nous y voyions mieux la main de Dieu ! De même que pour Joseph, la douleur, pour nous, garde quelque côté mystérieux. Les desseins de Dieu ne nous sont pas toujours connus : qu'importe ? Il n'est pas nécessaire que le voile s'écarte immédiatement, ni que nous trouvions tout de suite la réponse à tous les *pourquoi* que se pose notre indigente raison, en face de la peine des hommes. Ne nous suffit-il donc pas de savoir que Dieu nous conduit par les voies que sa sagesse, sa justice et sa miséricorde ont choisies? Ne nous suffit-il pas d'avoir la certitude, comme S. Joseph, que tout ce qu'il veut est pour le mieux et pour notre plus grand bien : et notre plus grand bien, ce n'est pas ce que nous appelons le bonheur terrestre, mais notre sanctification ici-bas, qui nous ouvrira le Paradis dans l'éternité.

* *

Joseph aima sa souffrance, pour une autre raison encore : elle l'unissait davantage à Jésus et à Marie.

Toute la vie du Christ, dit l'auteur de *l'Imitation*, fut une croix et un martyre. Quant à celle de la Vierge, le vieillard Siméon avait prédit qu'elle serait un cœur transpercé du glaive.

Parce qu'il était le « père » de l'un et l'époux de l'autre, Joseph aurait difficilement supporté d'être traité de façon différente. C'est cela qui eût été, à la vérité, intolérable... Il ne sera pas avec Marie au pied de la croix ; mais la Providence lui a réservé la faveur, le bonheur de s'unir par avance au Sacrifice. Il était heureux, dès lors, d'avoir sa part de la Passion de l'Enfant, sa part aussi des douleurs de la Mère, afin de coopérer, dans la mesure du possible, à la Rédemption du monde, comme lui, toute proportion gardée, et comme elle.

Ah ! si nous étions chrétiens, nous serions nous-mêmes contents de souffrir, de pouvoir remplir, selon nos possibilités, le rôle que s'assignait S. Paul, lorsqu'il écrivait : « Je souffre ce qui manque à la Passion du Christ. »

Mais oui, si étonnant que cela paraisse, nous pouvons aider à la Rédemption : en nous unissant, quand nous avons de la peine, au Rédempteur et à la Corédemptrice.

Quel parti ne devrions-nous donc pas tirer de tout ce qui nous fait souffrir ! Ne saurions-nous pas utiliser tous les maux, conséquences de la terrible guerre, pour le salut de nos frères ?

* *

Joseph savait, au reste, qu'il n'était pas seul avec sa faiblesse humaine, en face de la souffrance. Outre qu'il avait la certitude que plus Dieu demande à l'homme, et plus il lui accorde de grâces pour le soutenir et pour l'aider, il n'ignorait pas que, souffrant pour Jésus et Marie, il pouvait s'appuyer sur eux pour avoir la force de souffrir.

Ayons la sagesse de l'imiter. Quand le fardeau nous accable, quand la croix nous paraît trop lourde, recourons à Jésus et à Marie : ces « Cyrénéens » ne refuseront pas de nous aider. Lui, il nous l'a promis : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai. » Elle — et que faudrait-il ajouter à cela ? — elle est notre Mère.

Ils nous feront comprendre, comme l'a compris S. Joseph, que la Providence proportionne toujours la croix aux épaules auxquelles elle la destine, et mesurer à son juste prix la valeur sanctificatrice et rédemptrice de la souffrance...

* *

Nous ne voyons nulle part, dans l'Evangile, que Joseph ait recherché des mortifications extraordinaires : il s'est contenté — elles étaient, certes, suffisantes — de celles que lui imposaient la volonté de Dieu.

Chacun de nous, ici-bas, tant que dure son exil en la « vallée des larmes », a sa part — quelquefois sa large part d'épreuves. Comme les habitants de Bethléem ou comme Hérode le firent pour Joseph, les hommes au milieu de qui nous vivons se chargent souvent de nous la tailler.

Acceptons-la vaillamment, chrétiennement, patiemment, pour l'amour de Dieu et de nos frères. C'est ainsi qu'agit S. Joseph, nous venons de le voir. Prions-le de nous faire lui-même comprendre et pratiquer ses exemples.

« Miroir de patience, priez pour nous ! »

CAUSERIES LITURGIQUES

V

TEMPS DE LA SEPTUAGÉSIME ET QUARANTE HEURES

La couleur violette, apportant sa note sombre aux ornements du prêtre, est un symbole de l'esprit de pénitence. Nous avons déjà trouvé ce symbole au temps de l'Avent ; nous le retrouvons au temps de la Septuagésime.

Le temps de la Septuagésime est une période de trois semaines qui précède et prépare le carême. Ce n'est pas encore le temps de la pénitence ; ce n'est plus le temps de la joie. C'est une transition et, parce que cette transition doit nous préparer au jeûne du carême et nous inspirer déjà un esprit de pénitence, l'Eglise introduit la couleur de la pénitence dans les ornements sacerdotaux.

De cette transition, la liturgie apporte d'autres sitres signes encore. A la messe, même aux fêtes des saints, *l'alleluia* est supprimé et remplacé par le trait. La suppression de *l'alleluia* remonte au XI[e] siècle (Alexandre II). La liturgie lui donnait jadis une grande solennité, qu'on appelait la « déposition » ou le « congé » de *l'alleluia ;* aujourd'hui ce congé se réduit à ajouter deux *alleluia* aux vêpres du samedi, veille du dimanche de la Septuagésime. Aux messes dominicales et fériales, plus de *Gloria in excelsis ;* et, par voie de conséquence, à *l'Ite missa est* est substitué le *Benedicamus Domino.*

* *

Les trois dimanches qui précèdent le carême portent les noms de *Septuagésime, Sexagésime* et *Quinquagésime.* Ces dénominations ont une apparence quelque peu factice. Elles s'expliquent par l'attraction du mot *quadragesima* (1[er] dimanche du carême de quarante jours) ; mais signifiant, en latin, des *dizaines* de jours, on ne voit pas très bien au premier abord comment elles peuvent concorder avec les sept jours de la semaine. En réalité, la « Quinquagésime veut dire : le dimanche dans la cinquième dizaine de jours avant Pâques ; la Sexagésime, le dimanche dans la sixième dizaine ; la Septuagésime, le dimanche dans la septième dizaine. Aussi le missel romain énonce-t-il ces dimanches : *in septuagesima, in sexagesima, in quinquagesima.* Cette explication donnée, tout étonnement cessera.

* *

Au dimanche de la Quinquagésime est fixé le début d'une adoration solennelle du Saint-Sacrement qu'on appelle les « Quarante Heures ». Ce sont des prières expiatoires pour les péchés qui se commettent pendant les trois jours de Carnaval. On les a étendues aux temps de jubilé, de guerre, de calamité publique. Le chiffre de quarante est symbolique : il peut rappeler les quarante jours passés par Jésus au désert, les quarante heures pendant lesquelles son corps est resté dans le tombeau, ou encore les quarante jours qu'il demeura encore sur terre après sa résurrection.

L'origine exacte des Quarante Heures est incertaine ; ce qui est certain, c'est qu'on trouve cette pratique en usage à Rome dès le milieu du XVI[e] siècle ; Clément VIII en 1592 étendit facultativement la dévotion des Quarante Heures à toutes les églises de Rome, de sorte que l'adoration du Saint-Sacrement s'y succédât toute l'année sans interruption. En 1705, Clément XI rendit ces prières obligatoires et ainsi les prières expiatoires des trois « jours gras » se changèrent en « adoration perpétuelle ».

* *

Clément VIII peut donc être regardé comme l'instaurateur de l'adoration perpétuelle qui, de Rome,